

N° 242 juin 87 16 F mensuel

ROCK & FOLK

INTERVIEWS
CURE
GENESIS

**DAVID
BOWIE
PRINCE
PETER
GABRIEL
U2
SIMPLY
RED**



M 2531 - 242 - 16,00 F

3792531016007 02420

L'ETERNELLE GENESE

Au premier coup de fil, ils accourent : Daryl Stuermer, l'Américain du Milwaukee, l'ancien souteneur de Jean-Luc Ponty, six cordes à son arc et une moustache superpersonique ; Chester Thompson, batteur de cœur, exilé à Baltimore pour cause de flagrants délires avec Weather Report et Zappa. Idem pour les occasionnels genre Alfonso Johnson et autres seigneurs. Quand on leur demande la raison de cet attachement sans réserves envers trois Britons sur le retour en charge d'un groupe pachydermique, ils répondent : « Fun ». Fun sur toute la ligne. Plaisir de tourner en compagnie de trois musiciens qui ne tournent que pour le plaisir. Genesis fait ricaner des critiques qui vivent mal le retour en arrière : « Dire que j'ai aimé ces vieux croutons ! » Genesis est adoré d'un énorme public qui se régale de leur humour (leurs fabuleux clips) et de leur incroyable talent à composer des chansons, des vraies chansons. Genesis n'est certes pas un laboratoire du futur mais un méga-band actuel, le plus simple et le plus naturel. Une fois de plus, des millions de fans épelleront leur plaisir en trois lettres : F.U.N. - A.G.





DOUBLE PHIL

Genesis : nom magique venu des lointaines Seventies, que les kids continuent à clamer haut et fort. L'architecte de cette étonnante réussite, c'est Phil Collins, présent sur tous les fronts : son groupe, sa carrière solo, de la production, et même simple batteur avec Clapton.

● Nous sommes — vous êtes, en fait ; moi, je n'existe pas. Je transmets juste vos questions. Je ne suis qu'un intermédiaire, un outil. D'ailleurs, faites donc comme si je n'étais pas là — dans une chambre de l'hôtel Ponchartrain, à Detroit, dans le Michigan, en compagnie de Mr P..., alias... .. Phil Collins — Oui. Le but de ces pseudonymes, c'est d'empêcher les gens de vous appeler à quatre heures du matin : « Hey mec, heul' concert, t'ait béton, mec ! » Ils sont encore debout à faire la fête ; ils s'imaginent qu'il en est de même pour vous. Moyennant quoi, même en vous inscrivant sous un faux nom, ils vous retrouvent parfois. Mais en principe, ma mère connaît mon pseudonyme, mes enfants, les gens qui s'occupent de ma maison en Angleterre, ma femme — mais là, en l'occurrence, elle voyage avec moi — mon manager, et c'est tout.

J'en ai eu plusieurs. J'ai d'abord pris le nom de ma rue : j'étais Mr Croft. Ensuite, comme le nom de jeune fille de ma mère est « Strange », je me suis inscrit sous le nom de Waldo Strange, pendant quelque temps. Puis je me suis fait appeler Crocket, à cause de mon héros, Davy. Je suis aussi devenu Sam Houston — qui d'autre était à Alamo ?... Attendez voir...

R & F — Jim Bowie ?

Phil Collins — *Bowie ? Non. Le remède serait pire que le mal. Cela dit, il m'est aussi arrivé de m'inscrire sous le nom de Sinatra. Le room service devenait subitement rapide et impeccable.*

R & F — Vous n'avez pourtant pas la même voix — je veux dire, le même accent, vous et lui.

P.C. — *Je sais, mais ça marchait quand même. Ça me fait penser : Elton John en a un incroyable : il se fait appeler Lord Sweetie (Lord Tapette). C'est parfois embarrassant quand vous demandez*

sa chambre. Hé ! Hé ! Hé !

Après ce préambule bon enfant, nous jonglons un moment avec de vieilles balles : la différence entre Phil Collins et Genesis. Phil Collins contre Genesis. Genesis contre Phil Collins. Rien de bien croustillant. Au grand dam des journalistes forcés d'imprimer quelque chose, ce Zébulon infatigable (s'il est à Detroit, c'est pour jouer de la batterie derrière Eric Clapton, pendant une pause de la tournée de Genesis) parvient apparemment à gérer son emploi du temps chargé et ses multiples activités sans problèmes, sans conflits, sans histoires. Pendant qu'il me détaille leurs méthodes de travail — sensiblement les mêmes, au prix de l'équipement près, que celles que vous appliquez avec vos potes quand vous enregistrez la « demo » qui va sauver le rock sur le Walkman de votre petite sœur — il bâille. Du coup, je ne peux plus me retenir non plus. Il est urgent de passer aux questions rouges, les questions (un tout petit peu) personnelles — très vaguement indiscretes, parfois, à l'occasion.

R & F — Est-ce que Mike (Rutherford) et Steve (Hackett) sont vos meilleurs amis ?

P.C. — *Mike et Tony, vous voulez dire ?*

R & F — Mike et Tony (Banks), bien sûr ! (Le pire, c'est que l'un des cadres du label français de Genesis avait pris la précaution de me faire parvenir la monographie consacrée à ce même groupe que la collection Albin Michel — « Rock & Folk » vient de publier, peut-être précisément — quand on connaît ses saints, on les honore ; quand on connaît ses journalistes, on les chapitre — pour éviter ça.) Mike et Tony !

P.C. — *S'ils sont mes meilleurs amis... Je ne sais pas. Est-ce que j'ai des amis, seulement ?! Je ne connais personne*

que j'aie envie d'appeler quand j'ai un moment de libre — peut-être parce que je n'ai pas beaucoup de moments de libres. Mais, Mike et Tony, je dirais que nous ne nous sommes jamais aussi bien entendus. Nous rions sans arrêt lorsque nous sommes ensemble. Et nous pouvons nous payer le luxe de ne pas nous voir pendant un ou deux ans et de reprendre la conversation là où nous l'avons laissée. C'est rare.

Nous nous taquinons, cependant. Pendant l'enregistrement de « Invisible Touch », Mike et moi avions chacun un titre en solo classé dans les charts américains. Tous les jeudis, le jour où les classements sont établis, nous appelions les États-Unis. Malheur à celui dont le disque était redescendu, ne serait-ce que d'une place !

R & F — Est-ce que les autres (plutôt que gaffer à nouveau, autant rester dans le vague) vous manquent, parfois ?

P.C. — *Si vous voulez parler de Steve et Peter (Gabriel), non. Nous fonctionnons parfaitement à trois. Ça suffit amplement. Steve, par exemple, ne me manque absolument pas. Je n'aime pas particulièrement ce qu'il fait. Pendant longtemps, sa contribution a été précieuse, mais quand il a décidé de quitter le groupe, mon cœur n'a pas saigné. J'ai même plutôt trouvé que ça simplifiait les choses. Nous n'allions enfin plus avoir à lui expliquer pourquoi nous ne voulions pas utiliser toutes les choses très compliquées et très prétentieuses qu'il voulait à toute force nous faire jouer. Peter, c'est différent. J'adore ce qu'il fait. Pas tout, mais en général, je trouve ça remarquable. Parfois, je me demande à quoi ressemblerait le groupe s'il revenait. Ce serait certainement intéressant. Tant de choses seraient différentes. Mais c'est bien sûr tellement improbable...*



(Robert Ellis)

R & F – En fait, si je comprends bien, l'« américanisation », la « simplification » de Genesis, qu'on vous attribue généralement, ça n'est pas tant quelque chose que vous avez « apporté » que quelque chose qui est « parti ».

P.C. – *Exactement.*

R & F – De votre point de vue, alors, qu'est-ce qui relie, par exemple, « Nursery Cryme » (le premier album de Genesis auquel Phil Collins a participé) et « Invisible Touch » ?

P.C. – *Tony Banks. Je ne peux pas répondre mieux que ça : Tony Banks. Quand je réécoute les premiers albums, ce que j'ai beaucoup de difficulté à faire, je trouve généralement ça pompeux, bavard, complaisant, chargé de plein de choses inutiles. Comme si nous voulions montrer comme nous étions malins. Mais une chose est déjà là qu'on retrouve encore aujourd'hui : le style, la vision de Tony.*

R & F – Est-ce que le succès vous effraie ?

P.C. – *Comment ça ?*

R & F – Je me souviens de vous avoir vu il y a deux ans à Radio City Music Hall, à New York, et un détail m'avait passablement agacé : vous vous ingéniez à « casser l'ambiance ». Dès que le show « décollait », vous le ramenez au sol brutalement. Comme si vous vouliez empêcher le public – pourtant conquis d'avance – de vous faire un trop grand triomphe. C'était particulièrement inapproprié à l'endroit – Broadway, où l'on s'attend plutôt à du « grand spectacle » et pas à des clins d'œil gênés – et à votre répertoire de l'époque – des chansons d'amour, un genre qui exige un effort de naïveté de part et d'autre si l'on veut que ça fonctionne. Si j'ose dire, « quand on chante de la soupe, on ne crache pas dedans ». Vous, vous n'arrêtiez pas de vous déprécier et de vous excuser sans raison apparente.

P.C. – *Vous avez entièrement raison. J'essayais de désamorcer l'atmosphère à tout moment. Le pire, c'est que je faisais sans doute ça à l'intention des critiques, justement. A l'époque, les titres de moi que les gens réclamaient étaient des ballades. Je ne les renie pas, au contraire, mais c'est juste l'un des aspects de ce que je fais – du coup, j'avais peur d'être catalogué comme chanteur de guimauve. Et c'est vrai, j'avais tendance à tourner « Against All Odds » et « One More Night » en dérision, pour qu'on ne puisse pas m'accuser de me prendre pour Barry Manilow. Quitte d'ailleurs à être de mauvais goût. Avant « One More Night », je ne sais plus exactement comment, mais j'avais un petit monologue dont je suis pas très fier aujourd'hui, plein de doubles-sens douteux qui bro-*

daient autour des différentes tailles de bite, pour dire les choses clairement. J'imagine que je voulais prendre les gens à rebrousse-poil, les désarçonner, pour que ça ne risque pas de devenir trop mièvre.

Mais avec Genesis, c'est un peu la même chose : souvent, j'ai l'impression que les gens se disent : « Ah, attention, là, sérieux. C'est de la musique « progressive », » C'est pour ça, j'essaye de les faire rire, histoire qu'ils se détendent un peu. On n'est pas à la messe. C'est juste du spectacle.

R & F – Ça vous embarrasse d'être une Star ? Vous avez l'impression de ne pas en être digne ?

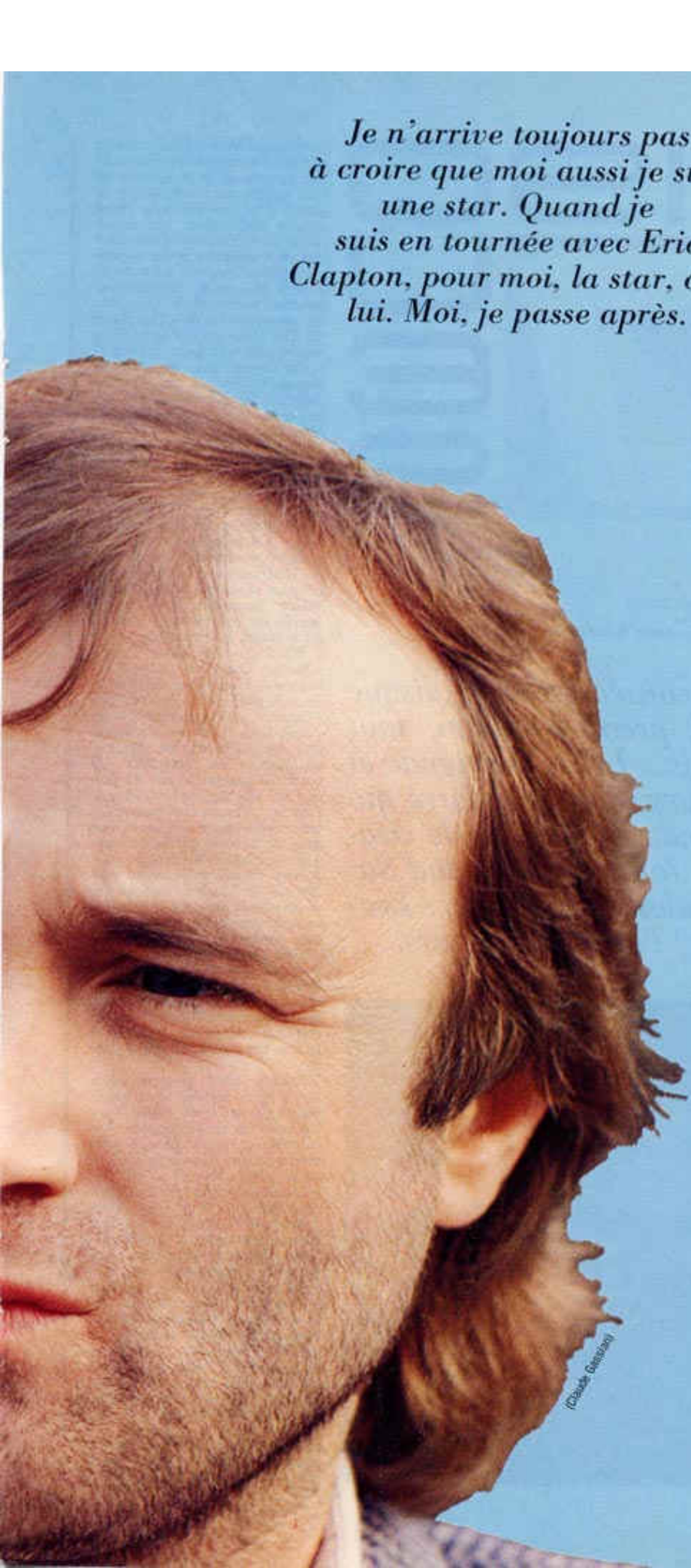
P.C. – *C'est vrai. Je ne m'y fais pas. Par exemple, en tournée avec Eric (Clapton), c'est très curieux. Chaque jour j'ai peine à croire que je suis sur la même scène, dans la même limousine que ce type dont je collectionnais les disques et les photos quand j'étais gosse. L'autre jour, à Los Angeles, George Harrison est venu nous voir. Je n'arrive toujours pas à croire que pour certaines personnes, moi aussi, je suis une « star ». Je n'arrive pas à me faire à l'idée que je fais à présent partie du même monde que ces gens-là. Rien ne m'embarrasse plus, par exemple, que si j'arrive avec Eric dans un hall d'hôtel et que les gens s'écrient « Ah ! Phil Collins ! ». Pour moi, la star, c'est Eric. Moi, je passe après. Les critiques m'épinglent toujours quand je dis ça. Mais ça n'est pas de la fausse modestie. C'est la vérité. Chaque jour, mon succès m'étonne.*

R & F – Et votre mauvais génie ne vous encourage jamais, même fugitivement, à profiter de votre succès dans toute son étendue ?

P.C. – *Parfois. Quand je vais faire du shopping. Depuis deux ans, Eric m'a rendu coquet. Il fait très attention à ses fringues, Eric. Un jour, il m'a fait honte : « Mon pauvre vieux. Regarde comme tu es attifé. Tu ne peux pas rester comme ça. Viens avec moi. On va aller te refaire une garde-robe. » Et donc je vais dans un magasin et je me dis : « Mille dollars pour une veste, c'est obscène ! Je ne peux pas justifier ça. » Et puis certains jours je me dis : « Eh merde ! Ça me plaît. J'ai les moyens de me l'offrir – où est le mal ? » Voyez ? Sinon j'ai la même voiture depuis sept ans. Okay, c'est une BMW. Mais dans le métier, ça fait de moi un plouc, une BMW vieille de sept ans. J'habite une belle maison, mais rien d'outrancier...*

R & F – Ce n'est pas uniquement une question d'argent. On dirait surtout que votre ego a peur d'être surpris en train de savourer les satisfactions que lui procure le succès.





*Je n'arrive toujours pas
à croire que moi aussi je suis
une star. Quand je
suis en tournée avec Eric
Clapton, pour moi, la star, c'est
lui. Moi, je passe après.*

P.C. — *Je ne sais pas si c'est exact. A la fin des shows, quand les gens sont debout et m'acclament, je le déguise, croyez-moi.*

R & F — *Puisqu'on parlait de fringues, c'est Clapton qui vous a fait acheter votre pardessus d'exhibitionniste ?*

P.C. — *Le pardessus, hein ? C'est vrai que je le mets souvent. Je ne sais pas. Certains se cachent derrière des lunettes noires — moi c'est un pardessus.*

R & F — *Ça a remplacé la barbe, alors.*

P.C. — *La barbe, je n'ai jamais considéré ça comme un bouclier. Moi, naïvement peut-être, je trouvais que ça m'allait bien. C'est ma femme qui m'a forcé à la raser — sinon, si ça ne dépendait que de moi, je l'aurais peut-être toujours.*

R & F — *Le pardessus, donc...*

P.C. — *Là encore, c'est pour que les gens s'amuse. Je leur fournis quelque chose dont ils peuvent rire : le grand pardessus.*

R & F — *En d'autres termes, vous vous dites : « Comme de toute façon ils vont se foutre de ma gueule, autant que je le contrôle. Pendant qu'ils rient du pardessus, ils ne rient pas du reste. » C'est quand même curieux ! D'où vous vient cette certitude que les gens vont forcément se moquer de vous ?*

P.C. — *Je ne sais pas. Insécurité — dans les faits, mon pardessus date du tournage de la vidéo de « Mama ». Nous étions habillés en clochards. J'ai trouvé ça bien, le pardessus. Je l'ai gardé. Maintenant, pourquoi ça m'a plu, ça, c'est vrai, je n'y ai jamais pensé, mais c'est intéressant (le front plissé, l'air pensif), sans doute que... (il cherche vraiment) que je... (il doit trouver et ça ne doit pas lui plaire parce qu'il se dérobe, finalement). Je ne sais pas — j'ai dû être privé de longs pardessus quand j'étais petit. Ha ! Ha ! Ha !*

R & F — *Vous avez participé à un concert de charité organisé par le Prince Charles. Pour être batteur, on n'en reste pas moins sujet britannique — quel effet ça fait de rencontrer son futur souverain ?*

P.C. — *C'est très émouvant. J'en suis très fier.*

R & F — *Comme je suis français, conditionné par des siècles de tradition jacobine, il va falloir m'expliquer ce que ça présente d'émouvant et de flatteur.*

P.C. — *Ha ! Ha ! Eh bien, si vous voulez, c'est excitant. Il y a bien sûr le côté midinette : « Hey les gars ! là, c'est moi, en train de parler au futur roi ! » Et quand j'aurai soixante-quinze ans, je*

(Suite page 92)

DOUBLE PHIL

Suite de la page 71

pourrai montrer les photos à mes petits enfants. D'autre part, surtout, il dirige des œuvres de charité au comité directeur desquelles il m'a demandé de participer. Nous sommes cinq, choisis entre tous. Ça fait plaisir qu'il ait pensé à moi. Parfois quand j'y pense, j'ai même un peu le vertige. Depuis que j'en fais partie, je suis sur ses listes d'invitation. Je reçois des cartons pour des soirées, des premières. Pour Noël, sa femme et lui nous envoient une carte - ça fait quand même drôle.

R & F - Vous l'appellez comment ? Charles ? Votre majesté ?

P.C. - *Sir ! Quand même ! Je l'appelle Sir ! Et encore, normalement, il faut dire Votre Majesté. Mais comme après tout je suis un musicien de rock, il semble qu'on tolère que je m'en tienne à Sir.*

R & F - Et lui, il vous appelle comment ?

P.C. - *Phil. Il m'appelle Phil.*

R & F - C'est pas juste.

P.C. - *Pourquoi ? C'est mon nom.*

R & F - Oui, mais il pourrait vous appeler Sir aussi.

P.C. - *Non-non - attendez, là. J'ai peur qu'il y ait un malentendu : on n'est pas potes, lui et moi, comprenez-moi bien. On ne se fait pas des barbecues à quatre le dimanche au jardin, avec nos femmes. Mais à une première, quand il descend l'allée et qu'il me voit dans la salle, il s'arrête à ma hauteur pour me dire un petit mot : « Ah Phil, vous êtes là. Parfait. Nous sommes ravis que vous soyez venu. » Je ne sais plus où me mettre. A mon avis, il prend très à cœur tout ce qui se passe en Angleterre - le chômage, la crise, on sent que ça le préoccupe. Je crois qu'il est sincère.*

R & F - Parlons de votre rôle dans un épisode de « Miami Vice ». Vous jouez un trafiquant de cocaïne et vous le jouez de façon très convaincante. Est-ce que ça a jamais été un problème pour vous, ou une tentation, d'enfreindre la loi ?

P.C. - *Je viens d'une famille petite-bourgeoise. Je n'ai jamais été exposé vraiment à la délinquance. Ça ne s'est pas présenté. Et puis après, je suis devenu musicien.*

R & F - Et la drogue ?

P.C. - *C'est mes oignons. Ça ne regarde que moi.*

R & F - A l'occasion, pourtant, vous acceptez d'en parler. Vous avez par exemple participé à la campagne « Rock Against Drugs ».

P.C. - *C'est différent. Moi, je sais où*

je vais. J'ai un but dans la vie. Les gosses, c'est différent. Ils commencent ça pour rigoler et puis après - pffft ! c'est l'escalade ! Surtout quand ils n'ont pas de boulot, rien pour se raccrocher. Ça, c'est un fléau contre lequel je suis heureux de pouvoir faire ce que je peux. Je ne dis pas « je n'en prends pas » ; je dis « n'en prenez pas » - ce qui, je vous l'accorde, peut sembler incohérent. Mais j'estime que moi, je suis tiré d'affaire. J'ai quelque chose dans la vie. La plupart de ces gosses sont plus vulnérables.

R & F - Dans l'extension du succès actuel de Genesis, aussi bien en Europe qu'aux États-Unis, une chose fascine : l'âge du public. Ils sont tous jeunes !

P.C. - *C'est vrai. Surtout ici, aux US. La majeure partie de notre public a entre seize et vingt ans.*

R & F - Est-ce que ça ne vous inspire pas un petit sentiment de revanche ?

p.c. - *De revanche ?*

R & F - Il y a dix ans, le mouvement punk avait juré votre mort et celle de vos semblables. On s'était bien promis qu'on ne connaîtrait plus jamais ça. Plus jamais le rock ne devait ressembler à celui des années 70 ! N'importe qui d'un peu esthète aurait changé de trottoir plutôt que de croiser l'un de vos disques dans la rue. L'heure était à la purge. Les tribunaux du peuple jugeaient et exécutaient les gens de votre espèce par charrettes entières. On avait l'impression que vous étiez condamnés non seulement par les critiques et l'élite du public, mais surtout pas le sens de l'Histoire - du moins l'Histoire du rock. Et aujourd'hui, la génération suivante vous fait un triomphe. Des gens comme U2 usurpent la place que Clash n'avait jamais réussi à occuper et les Brigades de la Mort qui avaient juré votre perte ont été démantelées. Ça doit être agréable de voir l'histoire repasser les plats en y ayant même ajouté un peu de garniture.

P.C. - *Sans doute, mais il m'est impossible de feuilleter le « NME » ou le « Melody Maker » sans nous y voir insultés. Encore, dans le « Melody Maker », ils essayent généralement de faire ça avec humour, mais le « NME », il nous haïssent !*

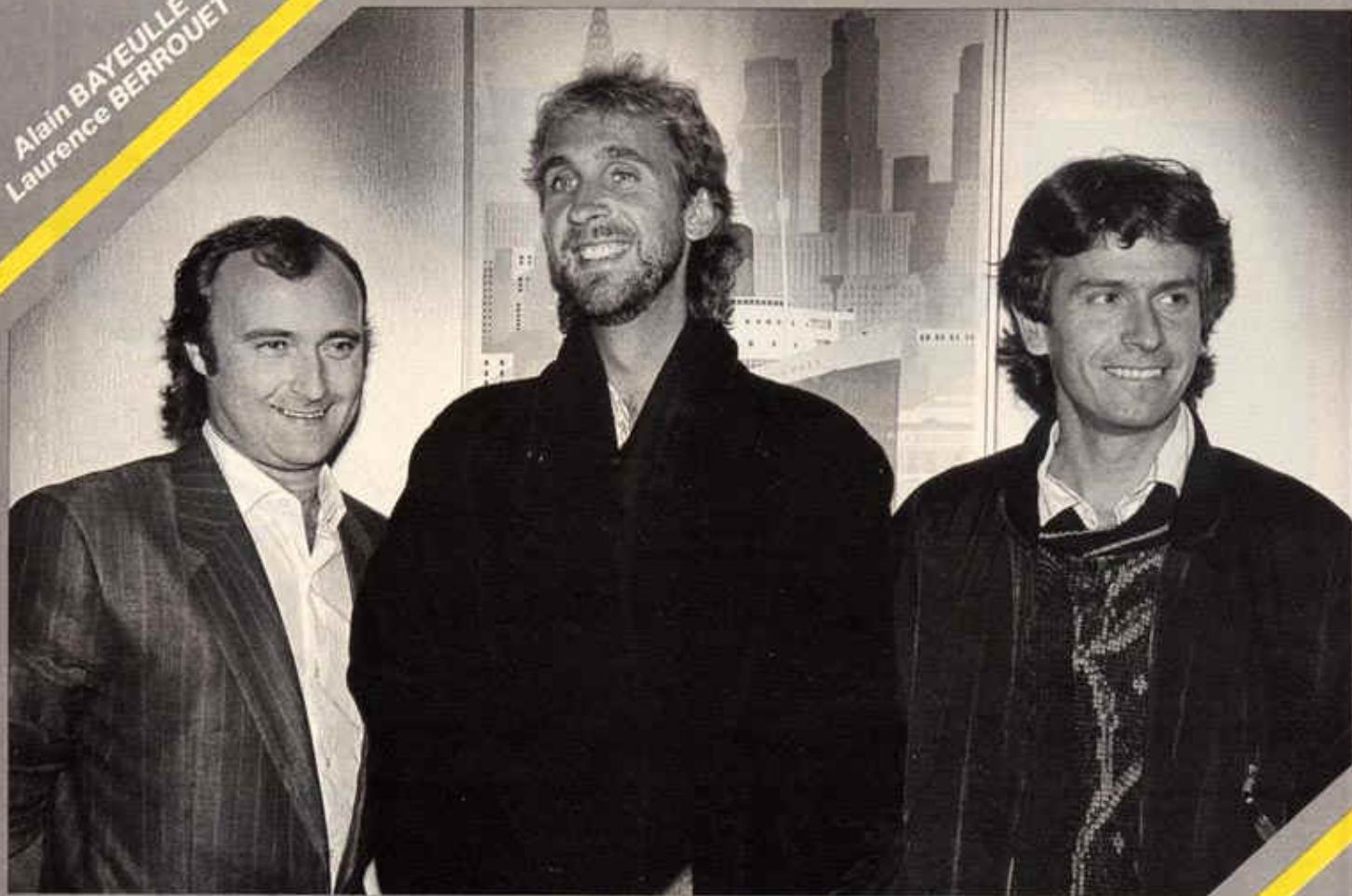
R & F - Combat d'arrière-garde. Quand on regarde les classements, les groupes que les jeunes semblent aimer aujourd'hui vous ressemblent plus qu'ils ne ressemblent aux Sex Pistols. Avouez-le, vous avez gagné.

P.C. - *C'est vrai. C'est assez agréable. Le public n'a pas les mêmes ceillères que la presse. Il nous a donné le dernier mot. Dont acte. - LAURENT CHALU-MEAU.*

Interviews, témoignages,
disques, archives, vidéos...
et plus de 250 photos...
Le livre de référence,
retracant toute l'histoire
du groupe et des carrières
solo de 1963 à 1987.

GENESIS

Alain BAYEUILLE
Laurence BERROUJET



GENESIS

Albin Michel

ROCK
& FOLK

« SUR HIT FM, CHAQUE JOUR à
8 h 40 et 17 h 40, ÉCOUTEZ
GENESIS LE LIVRE ».



GENESIS